

CLAUDINE RIBETON-BONI

*Des photos
d'Apolline*



Claudine Ribeton-Boni

Des photos d'Apolline

© Claudine Ribeton-Boni, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6690-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Assise à la table de la salle à manger, dans la maison de vacances, elle avait allumé son ordinateur et commencé à écrire, assemblé les mots, composé les phrases. Une année noire était passée. En ce début du mois d'avril, la date approchait, la date qu'elle ne savait nommer, la date anniversaire de la mort d'Apolline. Anniversaire ! Un mot invraisemblable, insensé, indécent, qui évoque la fête ou le deuil, indifféremment. Elle cherche longtemps un autre mot, celui qui exprimerait la commémoration d'un évènement tragique, mais la mémoire est fragile, les mots sont enfouis dans les méandres de sa tête si lasse, si prompte à l'abandon. Elle ne trouvera pas ce qu'elle cherche, il n'existe pas d'autre terme pour ce jour tant redouté.

Depuis la mort de sa petite-fille, elle a évité tous les anniversaires, ceux des adultes bien évidemment, et ceux, avec culpabilité de ses autres petits-enfants ; elle ne veut leur offrir ses larmes, elle se rattrapera plus tard quand elle aura appris à maîtriser les émotions, elle s'en excusera, ils comprendront.

Apolline n'a pas eu le temps de souffler ses deux bougies, elle est morte quelques semaines avant son deuxième anniversaire. Alors, elle ne peut tout simplement pas imaginer la fête et les rires, le gâteau au chocolat, les bougies, les chants, la joie.

Anniversaire est ce mot interdit. Elle comprend qu'il faudra le réapprendre, le faire entrer dans sa vie tout doucement, mais pas maintenant. Il n'y a pas de temps pour les rires, pas d'horizon, il y a uniquement le manque d'Apolline, cet incroyable impression d'irréalité.

Ce mois d'avril 2021 était ce mois qu'elle redoutait si fort, elle se rappelait précisément tous les derniers moments passés avec Apolline. Sa mémoire, défaillante parfois, ne lui faisait pas défaut cette fois. Elle revivait toutes les dernières fois : les dernières histoires, les derniers jeux, les dernières comptines, les derniers repas, les dernières caresses, les dernières fois où la petite, épuisée, avait posé sa tête au creux de son épaule, lourde et abandonnée, elle sentait son souffle sur son cou, et sa voix qui lui demandait de danser et tourner encore sur l'air de pomme d'api.

Il lui est impossible d'arrêter le temps, de quémander une pause, les heures passent, la date honnie approche. Apolline est morte le 29 avril 2020.

Elle a le sentiment que la vie à présent est une succession d'évènements et de

dates qu'elle subit, incapable de freiner le temps. Les jours festifs ne sont que hantise, appréhension des heures à vivre, crainte de ne pas surmonter la souffrance ni de montrer autre chose que la tristesse. Il est loin ce mois de décembre, ce mois si cruel lorsque l'enfant manque, et pourtant elle a l'impression d'avoir à peine eu le temps de reprendre sa respiration. Elle avait préparé cette fête de Noël pour les autres petits-enfants, elle s'était forcée à faire comme avant. Elle avait offert les calendriers de l'avent, ressorti les livres de recette pour les « bredele » de son Alsace natale, préparé la pâte sablée et les épices, surveillé la cuisson des petits gâteaux, choisi un sapin de Noël, acheté les jouets et cadeaux. Elle avait coché toutes les cases. Le 24 décembre a été la journée la plus éprouvante pour les parents d'Apolline et les autres adultes, ils ont célébré cette fête pour les enfants, ils ont caché les larmes jusqu'au moment d'aller se coucher. Sur la table joliment décorée, il y avait une bougie et une photo d'Apolline, ce qu'il leur restait d'elle.

Elle chasse les souvenirs, le temps qui passe ne laisse pas de repos. Elle doit se tenir debout à nouveau pour cette date effrayante entre toute. Cette journée redoutée appellera les suivantes, l'entracte sera bref, viendront la fête des mères, la fête des pères, l'anniversaire de la petite, un enchaînement sans relâche et sans répit.

Elle était seule à présent, heureusement. Les vacances de Pâques étaient terminées, les petits étaient partis, la maison était vide, elle laissait filer ses doigts sur les touches du clavier, elle ne voyait plus les lettres, elle n'en avait pas besoin, ses doigts les connaissaient sans hésitation, ses larmes s'écrasaient sur la table en bois.

Derrière d'elle, les photos de famille dans des cadres disparates tapissaient le mur de la pièce dans un désordre voulu. Elle avait choisi ces photos avec soin et les avait accrochées, dès leur aménagement, dans cette maison de vacances quelques années auparavant : ses grands-parents et parents ainsi que les aïeux de son mari ornaient ce mur comme un témoignage des temps heureux qu'elle avait connus : photos de baptême, photos de communions, photos de mariage, photos de famille.

L'acquisition de cette maison de vacances dans le Sud représentait, pour son mari et elle, la volonté de prolonger avec leurs enfants un bonheur familial renouvelé au rythme des vacances scolaires, partager les rires et les jeux des enfants et des petits-enfants, être ensemble tout simplement. Elle était certes fatiguée à la fin du séjour : les repas des adultes, les repas des enfants, les nuits souvent entrecoupées par les pleurs des plus petits, les réveils trop matinaux des

lève-tôt, la maison en pagaille, mais rien ne pouvait remplacer ce sentiment de plénitude et de joie familiale qu'elle éprouvait.

Désormais, ces jours heureux appartenaient au passé. Elle savait ce que signifiait avant et après dans tout ce qu'elle faisait et vivait. Tout se référait à l'avant et l'après Apolline. Elle savait comme toutes ces familles orphelines de leur enfant disparu que toutes les formules dictées par l'expérience des autres parents est la réalité. La vie est là, elle n'est plus la même, elle a définitivement changé de couleur.

Elle s'arrête parfois d'aligner des mots, s'adosse à la chaise pour une courte pause, se tourne vers le mur de photos. Elle regarde les visages, recompose les liens, et comprend ce qu'elle ne voyait pas jusqu'ici. Ceux qui posent dans ces cadres, en tenue de communians, de mariés, de fêtes, n'ont jamais connu la mort d'un enfant. Ils ont vécu une ou deux guerres, résisté aux blessures et aux maladies graves, et ont eu cette chance incroyable d'avoir déroulé leur vie sans drame, de la naissance à la vieillesse. Elle se lève et regarde les photos en noir et blanc dans leurs cadres d'un autre temps. Elle n'avait jusqu'alors pas remarqué le sérieux des visages, des poses. Les parents sont assis sur une chaise, les petits sur leurs genoux, leurs grands enfants debout les encadrent. Ils ont mis leurs beaux habits du dimanche, les femmes assises bien droites, portent des robes strictes et des bas, elles ne sont pas maquillées ou si peu, croisent leurs jambes parfois, et une table placée au centre de la pièce permet de varier les poses et de placer l'indispensable bouquet de fleurs. Les hommes, en costume trois pièces et cravates, portent un foulard ou une fleur à leur boutonnière. La photo est prise à l'intérieur, dans un studio, ou dans la belle pièce de la maison familiale. Elles sont toutes semblables ces photos, aucun sourire, aucune fantaisie. On montre son visage sans artifice. Le photographe ne semble prononcer aucun mot qui vous arracherait un sourire, ni kiwi, ni ouistiti... Il y a des photos de mariage, de baptême, de famille. Les personnages prennent la pose, les appareils numériques n'existent pas, il ne faut pas gâcher les pellicules. Les portraits les plus récents esquissent un sourire bienvenu.

Et puis, posé sur le buffet de cette salle à manger, un cadre récent de couleur verte avec des enfants, réunis pour une photo de famille le matin de Pâques 2019. Ils sont encore en pyjama, heureux et fiers avec leurs paniers qui débordent d'œufs en chocolat. Depuis cette photo, les enfants ont bien grandi, deux années ont passé. Cette photo est l'image de ce qui a été. Elle l'a sélectionné difficilement parmi toutes celles de son dossier « photo » : l'image

d'une période où la vie était belle, normale et heureuse, rythmée par les saisons, les vacances des petits, les fêtes qui les réunissaient dans cette maison de vacances. Apolline est là bien évidemment, elle ne marchait pas encore, elle avait 10 mois, elle est dans les bras de son cousin, ils regardent vers l'objectif et sourient, leurs visages tournés dans la même direction, celle d'un adulte qui faisait des singeries probablement pour arracher un sourire à chaque enfant. Cette photo est l'image du bonheur perdu, de quelque chose qui ne sera plus. Elle sait, alors même que les paroles de consolation tentent d'apaiser la douleur, que le temps fera son œuvre, la formule est galvaudée, mais il serait illusoire de croire que le bonheur reviendra. Elle ne veut pas et ne peut l'accepter.

Elle regarde souvent ses petits-enfants. Qu'ils sont beaux sur cette photo, fatigués encore de sommeil, ébouriffés, en pyjama et chaussons, mais si heureux. Ils se sont levés très tôt pour cette journée particulière. Elle s'est levée plus tôt encore avec ses filles pour cacher les chocolats avant le réveil des enfants. Les premiers debout ont dû attendre les derniers réveillés, et n'y tenant plus, sont allés les sortir du lit pour dévaler tous ensemble les marches qui mènent au jardin. C'était cela l'image du bonheur, un bonheur simple : des enfants qui rient et du chocolat.

Depuis que cette photo a été prise, cette fête de Pâques, elle a dû la subir trois fois. Trois fois ! Cela semble irréel, la perception que l'on a du temps est étrange. Les mois et les années semblent une éternité dans l'attente d'un événement heureux, mais ces trois années écoulées, elle semble les toucher du doigt. Elle voit Apolline comme si elle venait à peine de la quitter, elle n'a pas réussi à intégrer son absence. La notion du temps est brouillée par le drame ; elle a été si courte sa vie, et plus courte encore les semaines de la maladie. Elle se souvient pourtant que le temps était ralenti les jours et les nuits passés à l'hôpital. Elle vérifie mentalement, il s'agit bien de trois fêtes de Pâques déjà sans la petite.

La première fois, Apolline était hospitalisée à la Timone, elle était en fin de vie. C'était pendant le premier confinement Covid de mars 2020. Il y a eu bien sûr des œufs en chocolat, mais les familles étaient isolées par les règles strictes du confinement. Bloquée à Toulon, elle avait préparé les nids avec Victoria, la grande sœur d'Apolline, pour cette journée de Pâques. Tôt le matin, avant le lever du jour, elle avait caché les chocolats. Au réveil de l'enfant, elles avaient cherché les œufs dans le jardin de leur maison. Cette journée était tellement différente de celle qu'elle vivait les années précédentes. Victoria ne savait pas ce

que nous n'osions lui révéler. Elle ne savait pas qu'elle ne verrait plus sa petite sœur pour laquelle elle avait gardé un joli panier rempli de chocolats, elle ne savait pas qu'elle vivait ses derniers jours d'insouciance et qu'elle serait bientôt l'enfant, seule avec ses parents, l'enfant d'une famille amputée. Elle ne pouvait imaginer ce que sa situation d'enfant unique aurait de si dure, le chagrin immense des parents, leurs sourires forcés, la chambre vide de sa petite sœur, le manque du rire d'Apolline.

La deuxième fois, l'année suivante, ils s'étaient tous retrouvés dans la maison de vacances, comme ils en avaient l'habitude. Il faisait beau, les adultes avaient joué le jeu et réussi à recréer ce moment d'excitation pour les enfants, courant dans le jardin à la recherche des chocolats. Tous les accessoires étaient réunis pour une belle fête d'enfants, comme avant. Ils n'avaient pas vu les larmes des adultes, leurs moments d'isolement pour supporter l'insoutenable absence, ils n'avaient pas compris que les rires étaient surjoués.

La troisième fois, ils n'étaient plus tous là. Les fêtes de famille sont clairement insupportables pour des parents orphelins de leur enfant. Ce que l'on arrive à cacher encore les premiers mois, l'émotion terrible de la présence des autres petits, on ne peut l'endurer au rythme infernal de ces fêtes qui se déroulent tout au long de l'année. Les rires, les cris des enfants surexcités, le bonheur aveugle des autres blessent comme des petits coups répétés d'une lame bien affûtée, des coups calculés que l'on endure le sourire aux lèvres, qui vous meurtrissent suffisamment pour vous blesser, mais pas trop violemment pour ne pas tomber.

Avant, elle aimait prendre des photos de ses petits-enfants, et composait des albums photos avec les logiciels sur internet pour les offrir à ses enfants. Ils étaient si beaux ces petits que les albums devenaient tous les ans de plus en plus gros, elle n'arrivait pas à choisir et éliminer certains clichés. Depuis cette tragédie, elle ne prend plus de photos. C'est dommage, les années passent, les enfants changent, mais elle ne peut plus, ou si rarement. Elle a d'ailleurs changé d'appareil et ne comprend plus pourquoi elle ne réussit plus à faire de belles photos avec ses autres petits-enfants. Il y a trop de touches, de fonctions, d'effets qu'elle ne cherche pas à mettre, elle voudrait que les rares photos prises ne laissent pas deviner la place vide d'Apolline. Elle s'émerveille de la beauté des autres petits, mais malgré tous ses efforts, son regard est attiré par la place vide. Ses photos sont sans intérêts, surexposées, floues, ratées, alors elle laisse faire les autres ; il est difficile de vouloir imprimer sur papier les images d'un bonheur

qui n'existe plus.

Elle a repris sa place derrière le clavier, quitté cette photo d'une vie passée et entrepris de terminer ce qu'elle a commencé. Elle y a beaucoup réfléchi. C'est l'impuissance d'appréhender et de savoir que faire pour soulager sa fille. Est-il seulement envisageable d'espérer adoucir le manque d'Apolline, soigner la profonde douleur, entrevoir une consolation ? Elle a lu des livres qui parlent de consolation, elle a dû les relire, elle n'a pas compris où la trouver, ni comment faire pour consoler. Elle n'arrive pas à l'approcher, elle se heurte à l'impossible. N'est-t-il pas vain de la chercher alors qu'il n'y a que colère et rage ? Elle voudrait tout donner, trouver les gestes, dire les mots, apaiser un tout petit peu, permettre à sa fille de retrouver le souffle hors de la douleur, offrir un moment de repos et d'oubli.

Assise à cette table, elle est paralysée par l'angoisse et l'impuissance, elle passe des heures à chercher et la question ne la quitte pas. Que fait-on ce jour précis, ce jour horrible d'anniversaire de mort ? Les jours difficiles, elle les a vécus sans discontinuer depuis que le mot cancer a été prononcé en novembre 2019. Les journées de terreur à l'annonce de la maladie, terreur de voir la mort approcher, terreur de la voir venir si vite, terreur face à ce petit corps sans vie que plus jamais on ne pourra étreindre, terreur de la vie à venir sans ce bébé chéri. Elle n'a trouvé comme réponse que celle d'écrire, mettre la toute petite vie d'Apolline sur papier, faire en sorte que jamais on ne puisse l'oublier, se souvenir toujours du sourire de cette belle enfant morte à 22 mois. La mémoire est fragile, l'oubli facile, les mots resteront.

Elle a écrit pendant tout le mois d'avril 2021, un mois c'est très court pour écrire un livre. Elle s'est assise tous les après-midis et les mots sont sortis. Elle n'a pas connu l'angoisse de la page blanche, les phrases sortaient sans peine, un flot tumultueux de souffrance comprimée. Elle vomissait ces mots imprimés en elle depuis un an comme les algues qui gisent sur le sable et se déploient dès que les vagues les ramènent à la vie. Elle devait les libérer de sa tête et de son corps, laisser se vider cette boule qui étreint le diaphragme et étouffe, pour connaître la fugitive impression de mieux-être à la fin de l'après-midi.

Elle était seule dans cette pièce et voulait le rester. Son mari a respecté qu'elle ferme la porte, au sens propre comme au figuré, la porte en bois et la porte de ses sentiments, comme si en elle tout était sec, comme si elle avait depuis un an

définitivement fermé les volets sur sa vie, replié les ailes de la respiration ; il avait ouvert la porte, avait vu les doigts qui tapaient sur le clavier, les larmes qui coulaient et avait compris qu'il ne pouvait s'approcher d'elle....

« Ne dis rien, n'essaye pas de trouver les mots qui apaisent, il n'y en a pas », seule elle était, et seule elle voulait rester. Elle ne voulait pas écouter les paroles, le poids de leur impuissance, elle avait besoin de les écrire, c'est tout. Les formules de consolation sont vaines.

Elle avait conscience que le mur érigé autour d'elle était trop haut, mais elle ne pouvait s'empêcher de vivre dans cette prison interdite aux sentiments. Elle aurait pu ouvrir la porte, mais ne s'y autorisait pas ; personne, hormis sa fille n'aurait pu l'y rejoindre. Elle aurait voulu qu'elles s'y retrouvent parfois, à deux, et prendre un peu de sa souffrance, mais la barrière des sentiments est difficile à franchir, il y a une sorte de pudeur qui rend difficile le partage du désespoir. Il n'y a pas de cris, pas de manifestation bruyante, il y a le silence des larmes, et souvent des larmes cachées.

Les mots sont difficiles à dire, les gestes sont malaisés. Elle se savait maladroite dans les paroles et les gestes d'amour. Elle attribuait cette maladresse à son éducation familiale. Elle ne se souvient pas d'un moment de grande détresse où sa mère ou son père l'aurait consolée dans leurs bras. L'amour était une évidence, mais il ne se montrait pas. Pas de gestes, pas de caresses, pas de bras qui vous entourent dans la peine, le corps reste droit. Des mots, probablement, des mots pudiques qui ne disent pas tout, des mots qui disent que tout va passer, comme tout passe, qu'il suffit d'attendre, mais pas de mots qui disent « je t'aime ma fille », elle ne les a pas entendus, et ne parvient pas à les dire non plus. C'est générationnel, on se savait aimé, très aimé, peut-être même plus que ceux qui disent ces mots.

Elle avait définitivement mis une distance avec les autres. Qui peut comprendre, à l'exception des familles malades de la mort de leur enfant ? Il n'y a que les parents orphelins de leurs enfants qui entrent dans ce cercle de ceux qui savent. Les amis sont bienveillants et vous adressent des mots, et ces mots ne sont rien. Ils ne peuvent vous atteindre parce que les paroles qui pourraient exprimer l'intensité de ce chagrin n'existent pas. Elle peut les écouter, ne peut répondre, n'arrive pas à expliquer, ni à dire le désespoir, les larmes sont l'unique réponse, alors elle écoute puis raccroche en murmurant d'une voix à peine audible « merci ». Elle préfère rester seule, ne plus avoir à décrocher le téléphone. Le deuil d'un enfant ne se partage pas, et ne se mesure pas. Lorsqu'une amie lui dit